St. Cergue, et enterré au fond de quelque ravine ; elle se flatta même d'être sur la piste des meurtriers, et, comme cela arrive quelquefois, jamais elle ne se crut si près de la vérité que lorsqu'elle en était le plus éloignée.

(*A continuer.*)

AU BOIS.

I.

Je sais au bois, bien loin du fracas de la ville,
Un endroit retiré, poétique et tranquille.
Jamais aucun souci ne pénètre en ce lieu.
L'âme s'y recueille et s'élève vers son Dieu.
Là sont d'immenses pins. Leur parfum de résine
Embaume tout le bois d'une odeur saine et fine.
Leur front majestueux d'épines hérissé,
Du nuage qui passe est parfois caressé,
J'aime à m'asseoir au pied d'un grand pin. Son feuillage,
—En a-t-il ?—ne répand que juste assez d'ombrage
Et montre un coin du ciel au cœur qui veut rêver.
Ce bois me plaît. Aux jours sombres je sais trouver
Dans le calme enchanteur qu'offre sa solitude,
L'oubli pour ma tristesse et mon inquiétude.

II.

Souvent je viens au bois. Assis près du ruisseau
J'écoute son murmure et le chant de l'oiseau.
J'aime le bruit que fait le ruisseau qui bouillonne.
Où va-t-il en chantant son refrain monotone,
Dans sa course emportant perdu dans le torrent
Un brin d'herbe ou le nid du moineau que le vent
Cruel a détaché de la branche voisine ?
L'oiseau sous la feuillée en gazouillant lutine.
Bientôt il prend son vol et ne reviendra pas.
Que va-t-il donc chercher là-bas, bien loin là-bas?
—Celui qui régit tout, qui nous donne la vie,
Conduit l'un vers la mer et l'autre vers sa mie.
—Et pliant un genou devant ses grandes lois
J'admire et c'est pourquoi j'aime à venir au bois.

E. GRIMA.

Livraison 2ème. 4e SÉRIE. Tome 4

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er MARS 1893.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme C. CIOR,** 94 rue Royale.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1893.

Nouvelle-Orléans, 1er Mars 1893.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

LOUIS XIII ET RICHELIEU.

Etude Historique, couronnée par l'Académie française,

DE M. MARIUS TOPIN.

(Suite et fin.)

Passant à un sujet moins grave, M. M. Topin nous parle des chastes amours de Louis XIII avec Mme de Hautefort, puis avec Mlle de Lafayette. Cette dernière était venue à la cour de France à peine âgée de quatorze

ans. Elle était restée quelque temps sans attirer l'attention, car, en dehors de sa modestie naturelle, elle était brune, et la mode de ce temps accordait toutes ses faveurs aux blondes. M. M. Topin nous montre Louis XIII d'abord charmé par Mme de Hautefort, se laissant séduire, peu à peu, par l'esprit cultivé, par la grâce et la beauté de Mlle de Lafayette.

Malgré les intrigues de ses parents qui désiraient la voir rester à la cour pour profiter de la faveur qu'elle pourrait y obtenir, Mlle de Lafayette, effrayée de l'amour qu'elle avait inspiré à Louis XIII et de celui qu'elle ressentait pour lui, prit la détermination irrévocable de se retirer du monde dont elle comprenait déjà, quoique fort jeune, toute la frivolité. Elle rentra à la Visitation le 19 mai 1637, après avoir jeté quelques rayons de lumière et de vie à la cour de l'austère Louis XIII. Elle laissa une impression ineffaçable sur l'esprit de ce roi plein de tendresse, mais qui, suivant les expressions de M. Topin, "comprenait qu'une affection même innocente, ressentie pour une autre femme que la reine, était une faute commise par l'homme, un préjudice causé par le roi au bien de l'Etat."

Mlle de Lafayette seule aima Louis XIII, comme il semblait vouloir l'être, écrit Mme de Motteville, et quant à l'accusation portée contre Richelieu de l'avoir forcée à rentrer dans un couvent, de crainte qu'elle ne s'emparât de l'esprit du roi, M. Topin en fait justice, en affirmant, que bien avant d'être aimée du roi, elle avait formé le dessein d'entrer en religion, et qu'elle ne varia jamais sur ce point. Du reste, plusieurs lettres authentiques, publiées à l'appui de ce qu'il avance, le démontrent clairement.

Au moment de la conspiration de Cinq Mars, M. Topin nous montre Louis XIII prêtant une oreille attentive

aux accusations de son favori contre Richelieu, l'encourageant presque, ne se doutant pas encore de son infâme trahison, afin de mieux connaître ses plus intimes pensées et d'en mesurer toute la portée, comme il le fera connaître lui-même, du reste, plus tard, dans sa "Déclaration aux provinces et aux ambassadeurs, sur la détention de Cinq Mars et du duc de Bouillon."

Du moment où Cinq Mars ose s'attaquer à Richelieu, il est perdu dans l'esprit du roi. Il n'y avait que la sotte présomption et la vanité insensée d'un jeune écervelé, poussé dans la voie du crime par d'autres conspirateurs plus puissants, et bien plus coupables que lui encore, pour s'imaginer supplanter le ministre de génie que Louis XIII avait défendu contre Marie de Médicis, contre Gaston d'Orléans, contre Anne d'Autriche et les plus grands seigneurs de la cour. Il fallait que ce malheureux Cinq-Mars fût entièrement aveuglé par son orgueil pour ne pas avoir compris qu'il avait complètement perdu la confiance du roi, depuis le jour où, voulant renverser Richelieu, le roi lui avait répondu: "Je ne veux à aucun prix me défaire du cardinal. S'il faut que l'un de vous deux sorte, vous pouvez vous préparer à vous retirer. Ne vous flattez point là-dessus."

Dans une autre occasion, pendant que le maréchal Fabert causait avec le roi des opérations du siège de Perpignan, il osa se permettre quelques observations: "Vous avez sans doute passé la nuit à la tranchée, lui dit le roi, puisque vous en parlez si savamment ? Allez, vous m'êtes insupportable. Vous voulez que l'on croie que vous passez les nuits à régler avec moi les affaires de mon royaume, et vous les passez dans ma garde-robe à lire l'Arioste avec mes valets de chambre. Allez, orgueilleux: il y a six mois que je vous vomis." (Le Père P. Le Blanc. Vie de Fabert.)

Dans une autre occasion, un officier français lui ayant dit que les Hollandais voulaient faire la paix avec l'Espagne, ayant eu connaissance de la prochaine disgrâce du cardinal, Louis XIII indigné s'écria : "Les Hollandais ont donc bien méchante opinion de moi."

Il était dans la destinée de Louis XIII de sacrifier au bien de l'Etat tout ce qu'il avait pu aimer. "Etant enfant, dit M. Topin, il se refusa d'aimer ses compagnons de jeu, parce qu'ils étaient les fils naturels d'Henri IV, la raison d'Etat lui interdit d'aimer sa mère, son frère, souvent la reine, ses favoris et les deux seules femmes sur lesquelles se soit porté son regard avec tendresse."

M. M. Topin nous fait voir le couvent et la disgrâce punissant la distinction de Mlle de Lafayette et Mme de Hautefort. Il aime son père qui meurt assassiné. Il a la plus vive estime pour Luynes qui meurt d'une mort prématurée au siège de Monheur. Tous ceux qu'il essaye de distinguer deviennent les ennemis de Richelieu qu'ils cherchent à abattre. Alors sa colère ne connaît plus de bornes et il frappe sans merci ceux qui veulent lui enlever Richelieu, en refusant de leur accorder la plus précieuse de toutes ses prérogatives : le droit de grâce.

Quel donc a été le secret de Richelieu se demande M. Topin pour conserver jusqu'à la fin un pouvoir qui faisait trembler, à la seule vue de son Eminence Rouge, tous les ennemis de l'Etat et du roi. Ce secret est bien simple, et il va nous l'indiquer en bien peu de mots, car il est à la portée de tous les premiers ministres qui voudraient faire échouer les menées de leurs adversaires, en possédant la confiance absolue de leur roi, ce secret le voici : "agir sans cesse en vue du bien de l'Etat, et ne rien laisser ignorer au roi de leurs moindres, de leurs plus insignifiantes actions." Quel est l'ambitieux qui

aurait pu lutter contre l'autorité souveraine du cardinal quand on pense que les moindres actes du tout puissant ministre étaient connus de Louis XIII. Même quand ils se trouvaient à de grandes distances l'un de l'autre, leurs courriers respectifs se croisaient à chaque instant, les uns apportant les plans du cardinal pour être soumis à l'approbation du roi, les autres les rapportant avec ses observations, ce qui démontre clairement la part active prise par Louis XIII à tous les actes qui concernaient les intérêts de son royaume.

Quand le roi était à Paris, il assistait à tous les Conseils, approuvant ou désapprouvant ce qui était bon ou mauvais, faisant toujours acte de souverain, après avoir mûrement réfléchi sur la meilleure décision à prendre.

Richelieu, étant chargé de l'exécution des ordres de la volonté royale, leur donnait l'empreinte du génie, et comme c'était lui qui répondait toujours aux ambassadeurs, généraux, gouverneurs et autres, il n'est pas étonnant qu'il ait eu plus de prestige que son maître, mais pour la persistance à demeurer dans la voie choisie, pour la fermeté et l'énergie nécessaires au maintien du système d'ensemble, M. Topin n'hésite pas à placer Louis XIII à côté du cardinal.

Dans une admirable comparaison entre le règne de Louis XIII et celui de Louis XIV, M. M. Topin nous dit que si la personnalité de Louis XIV se détache plus en relief que celle de Louis XIII, c'est en raison de la pléïade d'hommes illustres qui rendent le siècle de Louis XIV le plus beau de l'histoire de France, tandis que Louis XIII n'a jamais eu qu'un homme de génie : Richelieu.

Il était difficile à l'histoire de choisir parmi les grands hommes qui vinrent immortaliser le règne de Louis XIV, parmi Racine, la Fontaine, Boileau, Lebrun, Le

Poussin, Molière, Mme de Sévigné, St. Simon, Mazarin, Lionne, Colbert, Louvois, Pascal, Bossuet, Corneille, Condé, Turenne, Vauban, aussi préférât-elle distinguer "le monarque dont le nom brille dans toutes les œuvres du grand siècle."

Nous ne saurions mieux faire comprendre à nos lecteurs toute la grandeur, toute la beauté de cette admirable Etude de M. Topin, la plus belle sans contredit qui ait jamais été publiée sur Louis XIII et Richelieu, qu'en mettant sous leurs yeux, une des pages éloquentes qui résument la politique immortelle de Richelieu, secondé, jusqu'à sa mort, par un roi dont la sagesse et l'amour du bien public n'ont pas peu contribué à faciliter la tâche.

"Mettre la royauté hors de l'atteinte des grands et la rendre capable de triompher des résistances du clergé dans les affaires de l'Eglise, des résistances du parti huguenot dans les affaires politiques, des résistances des gouverneurs de province dans l'administration, des résistances des généraux dans la conduite de la guerre, des résistances des parlements dans les affaires civiles, telle fut la première moitié de la tâche que se proposèrent de concert Louis XIII et Richelieu. Concentrer le plus possible un pouvoir singulièrement énervé par les dix années d'anarchie qui avaient suivi la mort d'Henri IV, tel fut, avant tous les autres, le but principal poursuivi. Relever au dehors le prestige de la France, la maintenir dans le concert des grandes puissances, préparer les bases de l'équilibre européen, étendre les frontières nationales si rapprochées de Paris dans le Nord et ouvertes dans l'Est, depuis la Champagne jusqu'au Dauphiné, ce fut la seconde partie de cette grande et glorieuse tâche. Nul, plus que Louis XIII, héritier direct, admirateur sans réserve d'Henri IV, n'était capable de se donner

tout entier à ces vastes projets. Nul, autant que Richelieu, n'avait le génie nécessaire pour concevoir les moyens les plus propres à atteindre le but, pour tout coordonner, tout régler, tout préparer de ce qui devait rendre le succès certain, pour embrasser d'un vaste coup d'œil le plan d'ensemble et aussi pour pénétrer dans les plus humbles détails de l'exécution."

Passant à l'analyse de ces deux grands esprits, M. M. Topin nous les montre se complétant l'un l'autre, tous les deux apportant dans l'association commune de leurs idées, l'un le génie politique et administratif qui le caractérise, joint à une volonté de fer et à une persévérance à toute épreuve; l'autre, la ténacité, le tact, l'esprit de suite et surtout le grand jugement qui lui fit, non seulement, seconder le cardinal dans toutes ses entreprises, mais encore poursuivre sa politique longtemps après sa mort, par Mazarin, que le génie de Richelieu avait préparé de longue main, à lui succéder dans l'estime et la confiance du roi.

Michelet, dans son Histoire de France, s'écrie au sujet de Louis XIII : " Sa gloire de roi, l'honneur de la couronne et l'honneur de la France se confondaient dans son esprit."

Quant à Richelieu il nous a laissé des Mémoires où l'amour de la France s'exhale dans le patriotisme le plus pur. "Les succès de la France le ravissent; ses revers le tuent."

Mme de Motteville, confidente d'Anne d'Autriche, ne peut s'empêcher de lui rendre justice en disant : " Ce fut le premier homme de son temps, et les siècles passés n'ont rien pour le surpasser."

Balzac, dans une lettre du 10 mars 1624, s'exprime ainsi : "Cet esprit à qui Dieu n'avait pas donné de bornes."

Aussitôt que Sully apprit du fond de sa retraite que Richelieu avait été nommé premier ministre par Louis XIII, il s'écria: "Le roi vient d'être comme inspiré de Dieu." Le grand ministre d'Henri IV avait eu le pressentiment, comme dit M. Topin, "de ce que pourraient accomplir ces deux forces unies pour le bien de la nation."

Aussi, M. M. Topin s'indigne-t-il de la persistance des historiens contemporains à nous représenter Louis XIII supportant Richelieu "comme un lourd fardeau et une chaîne insupportable."

Devant la grandeur de l'œuvre commune il s'attache au contraire à nous les montrer toujours unis, et il ne cesse dans tout le cours de son Etude de nous en donner les preuves les plus évidentes, les plus frappantes. Aussi ne pouvons nous plus douter, que ces preuves d'attachement et de profonde amitié que Louis XIII donne constamment à Richelieu de son vivant, ne proviennent de l'admiration et de la reconnaissance du roi pour la grandeur et l'immensité de la tâche accomplie par son infatigable ministre.

Dans un magnifique exposé il nous montre les finances de la France réorganisées, l'autorité des gouverneurs restreinte par les intendants, les protestants réduits à l'impuissance par la prise de la Rochelle, contraints à ne plus former qu'une secte religieuse soumise à l'autorité royale, la noblesse obligée de courber la tête devant la toute puissance du roi et du cardinal, et les têtes de ses plus nobles représentants mises sous la hache du bourreau quand ils veulent en appeler à l'étranger ou à la guerre civile pour secouer le joug; l'armée portée de dix mille hommes à cent quatre-vingt mille hommes, la création d'une marine qui compte à la fin du règne vingt galères et quatre-vingts vaisseaux, l'habile politique de

Richelieu nouant des alliances avec toutes les nations européennes, accordant des subsides à la Suède, à la Hollande et aux états protestants de l'Allemagne pour qu'ils puissent lutter avec avantage contre l'Espagne et l'Autriche, jusqu'au jour où Richelieu, jugeant le moment opportun de lever le masque, jettera l'épée de la France sur les champs de bataille et fera triompher une politique dont le principal objectif est la suprématie de la France sur toutes les nations européennes, par l'humiliation de l'Espagne et l'abaissement de la maison d'Autriche. Les frontières françaises hérissées de forteresses de premier ordre. Arras au nord, Perpignan au sud, Brisach et Pignerol à l'est, forment une barrière infranchissable.

Mais quelle que soit la grandeur de l'œuvre accomplie, M. M. Topin insiste pour rétablir la vérité de l'histoire, c'est-à-dire qu'il insiste sur la part qui en revient à Louis XIII. La gloire du roi n'abaisse en rien le génie du ministre, il donne à chacun d'eux la part qui lui revient, et comme nous l'avons vu, il arrive à prouver d'une manière concluante, irréfutable, que Louis XIII, loin d'avoir été une espèce de roi fainéant, dont le seul mérite a été d'avoir compris et soutenu Richelieu contre ses ennemis, est au contraire un grand roi poursuivant avec sagesse et habileté, la grande politique d'Henri IV, un roi pénétré de l'amour du bien public, n'ayant qu'une pensée, qu'un but : la grandeur et la prospérité de la France, but suprême dont il poursuit la réalisation avec l'homme de génie qui en trace les grandes lignes et qui, en y mettant toute son âme, toute sa vie, fera triompher ce qu'ils ont entrepris en commun, sans que la mort même du cardinal puisse faire changer les plans de celui dont Louis XIII connaissait les plus intimes, les plus secrètes pensées.

"Si cette union a été indissoluble, si elle a produit des effets au-delà même du tombeau, c'est qu'elle était fondée sur une inclination mutuelle autant que sur la raison."

Suivant M. Topin, ces deux grands hommes se sont donc livrés l'un à l'autre dans un but grandiose et sublime. Si Richelieu éprouvait une grande estime pour le roi, estime basée sur la gratitude, il était aimé de celui-ci, pour le sacrifice qu'il avait fait de sa vie au bien public. Louis XIII et Richelieu ont donc choisi, poursuivi et atteint le même but.

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. M. Topin publie deux cent quarante-quatre lettres transcrites par lui des archives de l'Etat. La plupart de ces lettres témoignent de la vive affection et de l'amitié qui n'a jamais cessé d'exister entre Louis XIII et son immortel ministre. Elles ont toutes été écrites de la main de Louis XIII et portent au dos cette suscription : " A mon cousin le cardinal de Richelieu."

Ces lettres se rapportent à une période de vingt ans, s'étendant de 1622 à 1642.

Le 12 juin 1634, Léon Bouthilier, dans une lettre à Richelieu lui disait : " le roy est en parfaite santé, grâces à Dieu ; il tesmoigne tous les jours désirer plustôt la vostre que la sienne propre, avec des témoignages d'une passion qui ne peut s'exprimer."

Une lettre du roi à Bouthilier, en date du 6 octobre 1633, montre la grande joie qu'éprouve Louis XIII du mieux qui se fait sentir dans l'état du cardinal. Il s'exprime ainsi : " M. Bouthilier, les nouvelles que je reçois à toutes heures de mon cousin le cardinal de Richelieu, me consolent extresmement, c'est pourquoi ne manquès pas de continuer à men faire sçavoir le plus souvent que vous pourès."

Des deux cent quarante lettres publiées par M. Topin, citons en deux, pour montrer jusqu'à quel point pouvaient aller l'affection et l'estime du roi pour son ministre. Comme toutes les autres, en dehors des affaires de l'Etat, contiennent, à peu près, les mêmes sentiments à l'égard du cardinal, nous nous bornerons à ces deux seules citations, simplement pour constater l'importance capitale de pareilles lettres au sujet de ce que M. M. Topin avance et de ce qu'il prouve, avec preuves à l'appui, dans tout le cours de son travail.

(61ME LETTRE.)

Mon cousin, St. Simon, sen alant vous trouver, je lay chargé de vous asurer de la continuation de mon affection ; je vous conjure d'avoir soingt de vous dans ses grandes preses tant pour l'amour de moy qui vous ayme plus que toutes les choses du monde ; je finiroy donc celle cy en priant le bon Dieu de tout mon cœur qu'il vous tienne en sa saincte garde. Louis. A St. Germain-en-Laye, ce 28 Nov. 1634.

(88ME LETTRE.)

Mon cousin, je suis au désespoir de la promptitude que j'eus hier à vous escrire le billet sur le sujet de mon voyage, je vous prie de le vouloir brusler et oublier en mesme temps ce qu'il contenoit et croire que comme je nay eu dessein de vous fascher en rien, je n'auray jamais autre pensée que de suivre vos bons avis en toutes choses ponctuellement. Je vous prie encore une fois de vouloir bien oublier...... et meserivès par ce porteur que vous ny pensés plus pour me mettre l'esprit en repos et vous assurés que je nauray point de contentement que je ne vous puisse encore tesmoigner lextresme affection que jay pour vous, qui durera jusques a la mort. Priant le bon Dieu de tout mon cœur qu'il vous tienne en sa saincte garde. A Monceaux, ce 2 Sept. 1635.

Dans cette lettre, nous fait remarquer M. Topin, il semblerait qu'une petite brouille soit survenue entre le roi et son ministre, mais les termes affectueux qu'elle contient, nous font bientôt voir qu'il n'y a rien de sérieux. Elle nous montre la manière dont le roi savait s'excuser aussitôt qu'il reconnaissait ses torts, craignant toujours de froisser la susceptibilité excessive de Richelieu.

Les lettres citées par M. M. Topin, lettres toutes suivies d'annotations les plus exactes et les plus précises au sujet des différents événements du règne de Louis XIII, constituent non seulement l'histoire véridique de ce règne, mais encore nous indiquent quelle était la vraie manière de penser du roi au sujet de ces événements. Aussi en présence de pareils documents il faudrait vouloir repousser la vérité et l'évidence des faits pour ne pas croire à l'amitié du roi pour son illustre serviteur, car cette correspondance du roi avec son ministre, embrasse comme nous l'avons déjà fait remarquer une période de vingt ans. Si les historiens contemporains avaient bien voulu consulter de pareils documents, nous ne doutons pas un seul instaut, qu'au lieu de copier simplement les opinions émises par leurs devanciers, ils auraient vu sous un tout autre jour le caractère de Louis XIII, et qu'au lieu de voir en lui un roi entièrement subjugué, dominé, par un ministre qu'il a en horreur, ils nous l'auraient montré tel qu'il a été et tel que nous le dépeint l'écrivain de mérite dont nous essayons de faire apprécier l'œuvre.

Dans la troisième et dernière partie de son Etude, M. Topin nous fait assister aux tortures morales, à la maladie et à la mort de Richelieu.

Il semble, dit-il, que les hommes de génie doivent toujours expier, par quelque côté, leur supériorité sur les autres. Il nous dépeint en termes saisissants les derniers

jours du tout puissant ministre croyant à chaque instant perdre un pouvoir qu'il aime mieux que la vie et qu'il croit toujours lui échapper, car, quel que soit le degré de la puissance de Richelieu, il semble toujours pris de vertige, et, arrivé au faîte de la grandeur et de la gloire, il mesure toujours l'abîme qui se trouve au-dessous de lui, et vers lequel il croit toujours être entraîné par la fatalité.

Dans sa dernière maladie, sentant la mort s'approcher à grands pas, il se tourne vers Louis XIII, et sa voix qui était très faible auparavant, devient forte et grave dans ce moment suprême. "Sire, dit-il, voici le dernier adieu. En prenant congé de Votre Majesté, j'ai la consolation de laisser votre royaume dans le plus haut degré de gloire et de réputation où il ait jamais été, et tous vos ennemis abattus et humiliés. La seule récompense de mes peines et de mes services, que j'ose demander à Votre Majesté, c'est qu'elle continue à honorer de sa protection et de sa bienveillance mes neveux et mes parents. Je ne leur donnerais ma bénédiction qu'à la charge qu'ils ne s'écarteront jamais de l'obéissance et de la fidélité qu'ils vous doivent et qu'ils vous ont vouées pour toujours."

Après cet entretien, le mal ayant redoublé, il s'adressa aux médecins qui se trouvaient autour de lui et comme ceux-ci hésitaient : "M. Chicot, dit-il, en s'adressant à un des médecins du roi, je vous conjure, non comme médecin, mais comme mon ami de me parler à cœur ouvert." "Monseigneur, répondit le médecin, je crois que dans vingt-quatre heures vous serez mort ou guéri." "C'est parler comme il faut, répliqua Richelieu, je vous entends."

Dans la matinée du jeudi, 4 décembre 1642, vers onze heures, l'agonie commença.

Dans ce moment suprême, dit M. Topin, où la vie se

déroule toute entière en un instant, où on embrasse d'un coup d'œil tous les actes de son existence, ce grand génie vit-il alors l'image des échafauds qu'il avait fait dresser ? Regretta-t-il sa politique implacable, sa sévérité sanglante ? Maudit-il cette main de fer qui avait courbé sous le joug les plus nobles têtes ? "Non, car jamais son regard n'est demeuré plus calme et son visage plus tranquille." (Journal de ce qui s'est fait et passé à la mort de Monseigneur l'Eminentissime cardinal de Richelieu.)

Aussitôt que Louis XIII apprit la fatale nouvelle, ses yeux se mouillèrent de larmes, mais dominant sa douleur, il s'écria : "Les ennemis de la France n'en tireront aucun avantage ; tout ce qui est commencé se continuera."

Après la mort de Richelieu, le roi s'empressa de distribuer toutes les dignités du cardinal aux membres de sa famille, et sa politique, bien loin d'être changée pendant le peu de temps qui lui reste à vivre, sera exactement la continuation de celle de son immortel conseiller.

Les dernières pages de cette grande Etude sont consacrées à Louis XIII. Comme pour Richelieu, M. M. Topin nous fait assister aux derniers moments du roi, regrettant amèrement les rigueurs exercées contre sa mère, Marie de Médicis, morte à Cologne, dans le plus complet dénûment, abandonnée de tous, même de Richelieu, dont elle avait été pourtant la bienfaitrice, au début de sa carrière, montrant à tous ceux qui l'approchaient ses vêtements en lambeaux, sa chambre vide de meubles, elle qui, malgré ses coupables intrigues, malgré ses torts envers le roi et le cardinal, n'en était pas moins la mère d'un roi puissant, la "veuve d'Henri IV, l'ancienne régente de France, qui comptait quatre de ses enfants parmi les souverains de l'Europe, et qui, pourtant, mourut seule, abandonnée, dans une misérable chambre

d'auberge sans être sûre que ses dettes seraient payées."

N'est-ce pas là, dit M. Topin, un exemple frappant de l'ambition déçue et châtiée. Mais, comme il le fait remarquer justement, quand une mère est aussi terriblement punie par son fils, c'est pour lui qu'est le châtiment.

Louis XIII connaissant tous les détails de la triste fin de Marie de Médicis, devait se repentir amèrement, au moment de mourir, de l'avoir complètement délaissée, quand il lui eut été si facile, en lui faisant donner quelques secours, de l'empêcher de tomber dans la misère la plus abjecte et s'éviter ainsi de cruels et cuisants remords.

Un peu plus loin, il nous le fait voir encore entouré, à son lit de mort, par tous ces vils courtisans, cherchant à se rendre compte du temps qu'il peut vivre encore, se rendant chez Anne d'Autriche aussitôt qu'il empire pour revenir bientôt, quand ils apprennent qu'un mieux s'est produit dans son état. Le scandale de cette infâme comédie est poussé à un tel point que le moribond finit par s'en apercevoir, et s'écrie, avec une profonde amertume : " Ces gens-là viennent voir si je mourrai bientôt."

Après avoir réglé toutes les affaires de son royaume, et accompli la dernière volonté de Richelieu au sujet de la Régence, Louis XIII se prépara à la mort.

Le jeudi, 14 mai, l'air égaré du roi épouvanta les médecins, et quand il leur demanda s'ils pensaient qu'il pût vivre jusqu'au lendemain, ils répondirent qu'ils ne le croyaient pas. "J'aurais voulu, dit Louis XIII, aller jusqu'à demain. Le vendredi m'a toujours été heureux. Ce jour-là, j'ai toujours réussi dans les batailles que j'ai entreprises. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! Il est temps de faire mes adieux, dit-il après un moment de réflexion."

"Ayant tendrement embrassé la reine, il bénit en pleurant le Dauphin et le duc d'Anjou. Il fait ensuite appro-

cher son frère, le prince de Condé, plusieurs maréchaux, et même ses valets de chambre, qu'il remercie de leurs soins et à chacun desquels il presse les mains. Se tournant alors vers l'évêque de Meaux : " Il faudra bientôt, dit-il, lire les prières de l'agonie. Je les ai toutes marquées dans le livre que vous tenez."

A deux heures trois quarts, Louis XIII rendait le dernier soupir, et selon l'usage la musique de la chapelle royale vint se ranger autour du lit pour chanter le " De Profundis."

Dans son dernier chapitre, M. Marius Topin s'applique particulièrement de la démonstration finale de son œuvre au point de vue historique. Il nous a démontré par une étude approfondie du caractère de Louis XIII, comme homme et comme roi, par ses faits et gestes, depuis son enfance jusqu'à sa mort, quel a été son véritable rôle dans l'histoire et surtout son amitié constante et fidèle pour Richelieu. Il est arrivé, en mettant sous nos yeux tous les documents authentiques qu'il a été puiser dans les archives de l'Etat, à détruire une grave erreur historique qui faisait de Louis XIII l'esclave couronné de Richelieu, puis, sans enlever une parcelle de la gloire de ce dernier, qui est, comme il le dit : "tout aussi grand en ayant été le ministre d'un grand roi que celui d'un roi imbécile," il nous les a montrés tous deux unis dans la même pensée, poursuivant jusqu'à la mort le même système, sans que jamais aucun dissentiment ne soit venu troubler l'harmonie qui a toujours régné entre ces deux grands esprits, depuis le moment où Richelieu, prenant en main les affaires de l'Etat, se trouva secondé par l'affection et par l'estime de son puissant protecteur, jusqu'au moment où, ayant presque accompli son œuvre colossale, il recommanda au roi dans l'intérêt de la France de poursuivre la réalisation des projets qu'il

légua à son pays avant de mourir, projet que le roi s'empressa de mettre à exécution, comme gage de l'admiration et de l'estime qu'il eut toujours pour le plus grand politique des temps modernes.

GASTON DOUSSAN.

Séance du 13 Janvier 1893.

PRESIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Invités: MM. Mermilliod, Emile Roux.

A huit heures la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la séance du 9 décembre 1892 est lu et adopté sans observation.

M. le Président invite M. Ducrocq à lire son manuscrit annoncé sous ce titre: *Femme et Fleur*, et, après l'avoir entendu, il en félicite l'auteur, et le remercie de l'empressement qu'il a mis à donner une preuve de son désir de travailler au maintien de la langue française en Louisiane; il est persuadé que son nouveau collègue continuera de contribuer au succès de la cause que défend l'Athénée.

M. le Secrétaire annonce que l'ordre du jour prescrit le renouvellement du Bureau pour l'année 1893.

M. Rouen fait la motion que le Secrétaire dépose les votes pour l'élection de chaque membre du Bureau. Cette proposition est secondée et adoptée.

Les suffrages de tous les membres présents maintiennent M. Fortier aux fonctions de la présidence.

M. Fortier se lève, et remercie ses collègues de la nouvelle preuve d'estime et de confiance qu'ils viennent de lui donner. Il croit pouvoir se rendre ce témoignage,

qu'il a fait tout ce qui dépendait de lui, pour servir les intérêts de l'Athénée. Toutes les fois que l'occasion s'est présentée, en ville ou dans les campagnes, de lui assurer les sympathies et le concours efficace de nos compatriotes, il s'est fait un devoir d'en profiter. Il en a toujours plaidé la cause auprès de ses collègues de la direction des écoles publiques. Il s'est rendu aux deux écoles supérieures de la Nouvelle-Orléans, où l'enseignement de la langue française a été inséré dans le programme des études, et il y a pris la parole pour encourager les maîtresses, et les élèves à qui elles l'apprennent. Sur ses instances, M. le colonel Boyd, président du collège normal de Natchitoches, a décidé qu'à partir du 1er octobre 1892, les aspirants au professorat auraient la faculté d'étudier le français. Je considère ce fait, dit-il, comme une des plus importantes victoires que nous ayons remportées en faveur de la mission entreprise par l'Athénée. En effet, la meilleure manière de conserver et de propager une langue, est de l'enseigner aux enfants. A leur âge l'esprit est flexible et retient tout facilement ; quand on a appris un idiome quelconque, dès l'enfance, on ne l'oublie jamais, pour peu qu'on l'entretienne par la conversation et la lecture.

M. Adolphe Schreiber est élu 1er vice-président ; M. Bussière Rouen 2me vice-président ; M. H. L. Ducrocq sous-secrétaire.

M. Schreiber n'est pas présent à la séance ; mais ses collègues connaissent ses sentiments envers l'Athénée, et tous ils espèrent qu'il répondra favorablement à leur désir de le voir occuper le poste qu'ils lui confient.

M. B. Rouen remercie ses collègues du vote par lequel ils viennent de lui confier le poste de la seconde vice-présidence ; il apprécie tout ce qu'il y a d'honorable pour lui dans ce témoignage de leur affectueuse estime, et il

ne manquera pas, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, de le justifier par son zèle.

M. Ducrocq promet de faire tout son possible pour remplir dignement les fonctions auxquelles l'Athénée lui fait l'honneur de l'appeler ; il sera trop heureux, s'il parvient à alléger le poids des occupations du secrétaire perpétuel.

Enumération des envois reçus.

M. le Secrétaire annonce qu'une grande librairie de Londres lui a fait demander, par l'entremise de M. Ludovic Lafargue, un recueil complet des comptes-rendus de l'Athénée, pour le British Museum. Malheureusement quelques livraisons étant épuisées, il n'a pas été possible de satisfaire à la demande reçue.

M. le président prie le secrétaire de vouloir bien s'assurer des livraisons qui manquent, et de s'informer de ce qu'il en coûterait pour les réimprimer.

Le nouveau comité de rédaction est ainsi composé : MM. Fortier, président, Gaston Doussan, Bussière Rouen, Edgar Grima, G. Dell'Orto, Jno. L. Peytavin.

M. le Président donne la parole à M. le Dr. Mercier, pour continuer la lecture de son Hénoch Jédésias.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 27 Janvier 1893.

Présidence de M. Adolphe Schreiber.

A huit heures M. le Président ouvre la séance.

Le procès-verbal de la séance du 13 janvier est lu et adopté.

M. Schreiber remercie ses collègues de l'avoir appelé à la première vice-présidence. L'intérêt qu'il porte à l'Athé-

née est toujours le même, et il fera de son mieux pour répondre au témoignage d'estime et de confiance dont il vient d'être honoré.

Sur l'invitation de M. le Président, M. le Dr. Mercier continue et achève la lecture de son roman ayant pour titre: *Hénoch Jédésias.*

Après l'énumération des publications reçues, l'ajournement est prononcé.

Séance du 10 Février 1893.

Présidence de M. Alcée Fortier.

MM. Mermilliod et Devron fils, invités, assistent à la séance.

M. le Président s'excuse de n'avoir pas été présent à la séance du 27 janvier: répondant à la carte de convocation, il est venu à l'Union Française; mais voyant tout l'édifice éclairé, et un nombreux public attiré par une fête musicale, il a cru que la réunion de l'Athénée avait été forcément ajournée, et s'est retiré.

Le procès-verbal est lu et adopté.

M. le Dr. Devron annonce qu'à la prochaine séance, il fera une communication au sujet des portraits de Christophe Colomb.

La parole est à M. Ducrocq pour lire un manuscrit sous ce titre, *Soir de Février à la Nouvelle-Orléans.*

M. le Président demande s'il serait agréable à ses collègues d'entendre la lecture d'une des conférences qu'il vient de donner à l'Université Tulane, celle où il a parlé de Mme de Sévigné. L'assemblée remercie M. Fortier, et le prie de lui faire connaître une *Etude*, qui,

ayant trait à l'une des figures les plus célèbres de l'histoire et de la littérature françaises, ne peut manquer d'être écoutée avec le plus grand plaisir.

En effet, le travail de M. Fortier, fait avec conviction, et semé de détails et de remarques intéressantes et instructives, captive agréablement l'attention de ses auditeurs.

Après quelques mots de M. le Dr. Devron sur les rapports entre les Etats-Unis et le Canada, l'ajournement est prononcé.

Séance du 24 Février 1893.

En ouvrant cette séance, dont le procès-verbal sera inséré dans le prochain numéro de notre journal, M. le Prof. Alcée Fortier, président, prononce l'allocution suivante que l'Athénée a jugé à propos, pour rendre hommage à la mémoire du général Beauregard, de publier, par anticipation, dans la livraison de nos comptes rendus du 1er mars.

Mes chers collègues,

En ouvrant notre séance ce soir, je désire appeler votre attention officiellement sur la grande perte qu'a faite notre société. L'Athénée a perdu le plus illustre de ses membres, et il est de notre devoir de rendre hommage à la mémoire d'un grand homme et d'un ami sincère.

Je ne dirai que quelques mots de la gloire militaire du général Beauregard. On sait qu'il fit de brillantes études à l'école de West Point, qu'il servit avec distinction dans la guerre du Mexique et que ce fut lui qui tira le premier coup de canon de cette grande guerre civile entre le Nord et le Sud. Victorieux sur le champ de bataille de Manassas en 1861, il se montre héroïque à Shiloh en 1862

et fait une retraite admirable après la glorieuse défaite des troupes confédérées. A Charleston, il résiste à tous les efforts de l'ennemi et on peut l'appeler le Vauban, le Todleben de l'Amérique. A Drury's Bluff, en 1864, il écrase l'armée du général Butler, et peu après il défend Petersburg pendant trois jours contre des forces innombrables et donne à Lee le temps d'arriver au secours de la place. En 1865, il partage le commandement avec Jos. E. Johnston et le 27 avril les deux généraux du Sud sont obligés de rendre leurs armes au général Sherman. Pendant toute la guerre Beauregard est grand capitaine et patriote, il ménage le sang de ses soldats qui sont ses enfants; mais aussi quand il faut attaquer, avec quelle impétuosité il conduit la charge! Mais le vaillant guerrier n'est plus sur son cheval de bataille, on n'entend plus sa voix. Il repose maintenant dans le tombeau où l'a conduit tout un peuple qui vénère son nom.

Tous ceux qui connaissaient Beauregard l'aimaient; il était si simple, si modeste, si dévoué à la Louisiane et à ses nobles traditions. C'est cet amour pour la Louisiane qui fit de lui un des fondateurs de l'Athénée. Il crut qu'il fallait conserver ici la langue de nos pères, encourager les études littéraires et scientifiques, et il consacra à cette tâche si louable les dix sept dernières années de sa vie. Il nous donna l'appui de son grand nom, il fut notre second président, il dirigea nos séances, aussi souvent qu'il le put; il fut dévoué à notre œuvre et son exemple sera toujours un encouragement pour nous. Il me semble qu'en écrivant la vie du général louisianais on devra mettre parmi les belles pages de son histoire son rôle pacifique, son rôle de membre de l'Athénée. Rocroy, Fribourg, Lens, Sénef, font honneur à Condé; mais ne l'admirez-vous pas autant que sur le champ de bataille, quand vous le voyez à Chantilly entouré de

Molière et des grands écrivains du siècle de Louis XIV ? Beauregard remporta de glorieuses victoires, mais nous nous souviendrons, non seulement du grand général, mais aussi de l'excellent collègue, de l'ami dévoué, du Louisianais patriote dans la guerre comme dans la paix.

HÉNOCH JÉDÉSIAS.

RÉCIT ADRESSÉ PAR BENJAMIN PATRICK DE BOSTON À SON AMI ALFRED MERCIER DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

(*Suite.*)

CHAPITRE XVI.

Miphiboseth. Abimaël.

Jusque là tout allait bien pour Eliphaz. Il avait accompli sa vengeance, et la crédulité des honnêtes gens acceptant l'hypothèse à laquelle il avait su habilement préparer les esprits, la mort de sa femme rentrait dans la classe des événements que les journaux publient sous le titre de *faits divers.*

Maintenant il lui restait à subir les condoléances de la politesse, et ce n'était pas la partie la moins difficile de son rôle. Ce n'est pas tout que de savoir commettre adroitement un crime ; il faut posséder aussi cette hypocrisie active qui prévient le germe du soupçon. Or, si Eliphaz était consommé dans l'art de s'envelopper de silence, il ne l'était pas moins dans celui de se livrer aux démonstrations propres à exprimer les sentiments auxquels il voulait faire croire. A la nouvelle de la mort de sa femme, il tomba dans un bruyant désespoir ; ce fut avec des pleurs et des gémissements qu'il recueillit la compassion du monde. Pour mieux donner le change, il refusa de croire tout-à-fait à son malheur ; il ordonna

des recherches, malgré la conviction où chacun était de leur inutilité. On s'abstint de combattre son illusion, on admira sa tendresse conjugale. Condamné à maintenir ce rôle odieux jusqu'au bout, Eliphaz en gradua les effets comme un excellent comédien. Il sécha peu à peu ses larmes, et revêtit, juste au moment où il le fallait, l'expression de la mélancolie. Enfin, les teintes de son chagrin marchèrent de dégradation en dégradation, et s'évanouirent dans le vague d'une douce sérénité.

Cependant Eliphaz n'avait pas, au fond de l'âme, cette tranquillité dont il savait si bien imposer l'apparence à ses traits. Ce n'était pas que le remords troublât sa conscience; mais il se défiait de la destinée. Il songeait souvent aux cadavres qu'il avait enfouis sous sa maison de campagne; il lui tardait de voir arriver le moment où il pourrait anéantir ces restes dangereux. Il savait le rôle important que le hasard remplit dans ce monde, et il avait souvenance de cas nombreux où l'on était arrivé à la découverte de la vérité par les voies les plus inattendues. Son esprit soupçonneux, inventif et pénétrant créait les suppositions les plus subtiles, et le tourmentait sans cesse. Les fantômes de sa propre imagination le poussaient jusque dans ses derniers retranchements; quelquefois il jetait des cris d'angoisse au milieu de son sommeil. Il se levait, saisissait ses armes, et courait à travers ses appartements; il ne s'arrêtait qu'au pied de son coffre-fort. Là seulement il reprenait son sang-froid. Il secouait tristement la tête, et retournait à sa couche.

—Il me répugne pourtant bien, se disait-il, de me séparer de ces restes. Il faut que je les exhume; je ne trouverai plus que des ossements; mais ces ossements, je veux les garder; ma vengeance, sans eux, est avortée. Il me les faut absolument; j'y verrai le symbole de mon passé. Je me dirai en les contemplant:—La première

partie de mon existence se résume en ces trois mots : Amour, Trahison, Vengeance.—Et ces ossements, à leur tour, prendront une voix pour me dire : Tu n'as plus rien à aimer parmi les hommes. Renonce aux vaines passions qui les agitent ; amour, gloire, science, pouvoir, qu'est-ce que tout cela, sinon une illusion suivie d'un douloureux désenchantement. Plonge-toi tout entier dans l'amour de l'or. Cette passion seule est une réalité ; elle est plus forte que le temps, elle croît avec le nombre des années.

Ainsi partagé entre la crainte de voir son crime découvert et le désir de conserver un souvenir matériel de sa vengeance, Eliphaz ne savait à quoi se résoudre. Le hasard, dont il se défiait, vint à son aide. Quelle ne fut pas sa joie, quand il eut acquis la certitude de pouvoir se mettre à l'abri des caprices de la destinée, tout en gardant cette double dépouille, dont il avait besoin pour entretenir dans son âme des souvenirs de haine et le mépris des passions !

Deux années s'étaient écoulées, depuis que la terre gardait fidèlement le secret d'Eliphaz. Un jour, comme il était seul dans son bureau, un inconnu se présenta. C'était un homme d'un aspect vulgaire. Sa face était charnue ; on eût dit, au premier abord, que ses traits reposaient dans l'inertie et l'idiotisme. Mais cette masse épaisse était éclairée par des yeux petits et ronds, dont le mouvement rapide révélait une certaine astuce ; ils s'agitaient et étincelaient dans l'ombre projetée par une abondante chevelure, comme ceux d'un serpent au milieu d'un buisson.

L'étranger s'avança en tenant son chapeau des deux mains, et fit, en guise de salutation, un mouvement de corps digne d'un ours savant. Néanmoins, son regard conserva toute son assurance, et la manière dont il ou-

vrit l'entretien, prouva clairement qu'il n'avait pas perdu la possession de lui-même.

—Monsieur, je viens, dit-il, vous proposer une affaire dont le succès est sûr, mais dont le profit, non moins certain, pourrait cependant se trouver être plus ou moins considérable.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir, Monsieur, et veuillez me faire savoir avec qui je vais avoir l'honneur de traiter, répondit Eliphaz.

—La nature de cette conférence exige que nous soyons parfaitement seuls, reprit l'inconnu.

Eliphaz jeta un rapide coup-d'œil sur son coffre-fort, et passa ses mains sur sa ceinture. Ce double mouvement avait pour but de s'assurer que ses valeurs étaient bien sous clef, et qu'il n'avait pas oublié de prendre la paire de pistolets à deux coups qui ne le quittaient jamais. Quand il eut fait cet examen :

—Nous pouvons conférer en toute confiance, dit-il, nous sommes tout à fait seuls.

—Monsieur, commença l'inconnu, je me nomme Miphiboseth. Je suis établi à Worms, où j'ai beaucoup connu Monsieur votre père ; c'est-à-dire, entendons-nous; mais non, cela viendra plus tard ; commençons par le commencement.

—Au fait, Monsieur, au fait, dit Eliphaz ; je suis homme d'affaires, et vous savez que dans les affaires, il n'y a pas de temps à perdre.

—Je le sais, répondit Miphiboseth ; mais il y a des personnes qui arrivent lentement au but en allant vite, parce qu'elles sont obligées, à chaque instant, de défaire et refaire ce que, par précipitation, elles ont fait mal. Moi, je suis de ceux qui vont lentement pour arriver vite. D'ailleurs toutes les affaires ne se présentent pas de la même manière; il en est, témoin celle que j'ai l'honneur

de vous proposer, où il ne faut pas commencer par le fait. Avant de vous en faire l'exposition, je désire que nous arrêtions nos conventions. Dans cette circonstance, Monsieur, je pourrais à la rigueur et en violentant un peu certaines convenances, agir seul et recueillir tout le fruit. Mais je suis sobre autant que prudent; je préfère rester en règle avec la justice de Worms, en vous associant de moitié aux avantages d'une affaire, où votre coopération rendra naturelle et légitime une chose, qui, entreprise secrètement par moi seul, pourrait me donner maille à partir avec les tribunaux. J'attends pour poursuivre, que vous ayez consenti aux conditions que je viens de vous proposer.

—J'accepte en thèse générale, répondit Eliphaz; mais peut-être les frais que j'aurai à subir, devront-ils modifier mon consentement primitif.

—Les frais seront peu de chose, dit Miphiboseth, et sans la moindre importance si nous les comparons au résultat. Mais quels qu'ils puissent être, nous les partagerons également.

—En cas de succès, observa Eliphaz; autrement, les frais restent entièrement à votre charge.

—Cela n'est pas juste, répondit Miphiboseth; mais comme je ne doute pas de notre réussite, je me soumets volontiers à cette clause. Nous l'ajouterons au bas de l'acte, dont j'ai rédigé le brouillon. J'ai donné à cette pièce une forme, qui, sans révéler notre secret au notaire, ne nous engage pas moins étroitement. La voici. Prenez-en connaissance, et, si elle vous convient, nous irons sans délai chez votre notaire. Ensuite, je vous exposerai l'affaire en détail. Que si elle ne vous convient pas, l'acte sera considéré comme nul, et j'en solderai les frais.

Eliphaz prit le papier que lui montrait Miphiboseth, et le lut avec la plus grande attention.

—Je ne vois là rien que je ne puisse signer, dit-il, et, si vous le voulez, nous allons nous rendre chez mon notaire.

—Volontiers, dit Miphiboseth, en se levant.

Ils sortirent, choisirent des témoins, et se rendirent au bureau du notaire. L'acte fut rédigé, lu aux assistants et signé par eux. Eliphaz et Miphiboseph se séparèrent de leurs témoins. Rentré chez lui, Eliphaz fit signe à Miphiboseth de s'asseoir, et lui dit :

—Entrons en matière sans délai, je vous écoute.

—Je n'aime à affliger personne inutilement, dit Miphiboseth ; et si je n'hésite point à vous révéler un secret douloureux, c'est que de cette révélation doit sortir un gain considérable pour nous. D'ailleurs le secret n'est connu que de moi seul, et il me semble, après tout, qu'il ne doit pas vous impressionner trop vivement ; car, personne n'est responsable de sa naissance.

—Au fait, Monsieur, au fait, s'écria Eliphaz avec impatience.

—Eh bien ! puisque vous voulez que j'aille droit au fait, reprit Miphiboseth, je vous dirai purement et simplement, Monsieur, que vous n'êtes point le fils de celui dont vous portez le nom.

—Vous m'insultez, Monsieur, répondit Eliphaz rougissant et pâlissant tour-à-tour.

—Je m'en garderais bien, répliqua Miphiboseth ; je n'ai aucune raison de vous blesser. Mais j'ai un grand intérêt à vous dire la vérité, et vous un intérêt non moins grand à l'apprendre. Je vous le répète, j'ai eu l'honneur de connaître Abimaël, celui-là même que vous avez considéré jusqu'ici comme votre père. J'ai reçu ses confidences ; et ce secret que je me suis vu obligé de vous découvrir, je le tiens de lui-même. Voici à quelle occasion. Votre mère étant morte, Abimaël vint dans ma

boutique pour me donner la mesure du cercueil ; car, je suis, pour vous servir, fabricant de bières à Worms.

—Fabricant de bières? dit Eliphaz.

—A votre service, répondit Miphiboseth en le saluant.

—En effet, murmura Eliphaz d'une voix émue, je crois me souvenir de vous. Je me rapelle qu'un jour (j'avais alors sept ans), pour me punir d'une espièglerie, vous m'enfermâtes dans un cercueil, en me disant :— Les fossoyenrs vont venir te prendre !

Une espèce de sourire inachevé remua la face monotone du fabricant de bières; il se gratta l'oreille, et pria Eliphaz de ne pas lui garder rancune. Puis il continua.

—Dans les fréquentes visites qu'Abimaël me faisait, il se plaignait toujours amèrement de sa femme. Mais son plus grand chagrin, était de penser que sa fortune passerait à l'enfant unique dont il venait de découvrir l'illégitimité. Il me fit voir la lettre qui condamnait votre mère ; terrassée subitement par la maladie, la malheureuse n'avait eu ni le temps, ni la force de détruire cette preuve de sa faute. Je la plaignis sans la justifier ; mais je m'élevai ouvertement, et avec énergie, contre le sentiment de colère, qui faisait qu'Abimaël voulait vous priver de sa fortune.— Quoi ! lui disais-je, voudriez-vous rendre cet enfant responsable des faiblesses de sa mère? ne voyez-vous pas qu'en le déshéritant vous proclamez vous-même votre déshonneur? Et à qui laisserez-vous votre fortune? à des étrangers, qui, sachant pour quelle raison vous les avez faits vos héritiers, dissiperont vos écus en se moquant de vous? Non, me direz-vous, je la laisserai à l'Etat. Et moi je vous répondrai que l'Etat est un ingrat, qui ne sait jamais gré à personne des services qu'il en reçoit. Peut-être même, si l'esprit public devenait hostile aux Israëlites, se servirait-il de votre legs pour payer ceux qu'il chargerait de les persécuter.

Cependant si vous persistez à déshériter le fils de votre femme, au moins choisissez pour héritier un ami qui saurait garder votre secret, et faire un bon usage de votre don.— Vous avez mille fois raison, me répondit Abimaël; je suivrai votre conseil. Il y a un ami auquel je suis tellement attaché, que lui et moi c'est tout un; c'est celui-là que suivra ma fortune.

Un lien d'affection existait entre Abimaël et moi depuis bien des années; j'étais le dépositaire de ses secrets; je pensai donc tout naturellement que cet ami auquel il faisait allusion, n'était autre que moi. Mais je me trompais. Il ne m'a jamais laissé un sou. J'ai lieu de croire que l'ami en question, était tout simplement lui-même. Il se serait ainsi moqué de mes espérances, en jouant sur les mots. Ce tour, quelque peu digne qu'il soit d'un homme, n'en est pas moins conforme au caractère que je lui ai toujours connu. Je l'ai toujours vu très attaché à l'argent, et profondément dissimulé. Il se riait intérieurement de ma crédulité; sans doute il jouissait d'avance de mon désappointement futur. Il est vrai que je me trouvai bien penaud à l'ouverture de son testament. C'était un testament olographe. Il l'avait déposé chez son notaire, et avait enjoint à celui-ci de l'ouvrir en ma présence. Je fus donc mandé chez le notaire, le testament fut déplié devant moi; mais au lieu du legs que j'espérais, nous ne trouvâmes qu'une double feuille de papier blanc. Jugez de la mine que je fis. Mais l'espérance d'Abimaël sera trompée, et j'aurai ma revanche; car, je suis sûr aujourd'hui d'avoir deviné le stratagème qu'il mit en œuvre, pour faire disparaître sa fortune. Cette fortune, je sais où elle est, et nous la partagerons vous et moi.

A peine Abimaël eut-il déposé votre mère dans le sein de la terre, qu'il vous éloigna de sa vue. Vous fûtes

envoyé à Genève; c'était, disait-il, afin que vous reçussiez une bonne éducation. Peu de temps après votre départ, il se fit chez lui un changement remarquable; il dépérissait à vue d'œil, et devint bientôt d'une maigreur effrayante. Dans les derniers temps de sa vie il ne se nourrissait plus que de gomme arabique; il ressemblait à une momie ressuscitée. Un matin il vint me voir, et me dit: Il est inutile de se faire illusion, mon heure est sonnée. Je viens donc vous faire une commande pour mon propre compte. Prenez ma mesure, et conformez-vous exactement à mes instructions. Vous me ferez un cercueil en chêne, vous en tapisserez l'intérieur avec une doublure de plomb épaisse de vingt-quatre lignes. Mettez-vous à la besogne tout de suite. Dès que vous l'aurez terminé, portez-le chez moi; je sens que je n'ai pas grand temps à vivre.—Je lui objectai que cette bière inusitée pèserait un poids énorme, et qu'on pouvait la faire aussi durable sans que la doublure de plomb eût vingt-quatre lignes d'épaisseur.—O Miphiboseth, répondit-il, je me suis adressé à vous comme à mon meilleur ami! refuseriez-vous d'obéir aux volontés d'un vieillard qui va bientôt cesser de vivre? La commande qne je vous fais a quelque chose d'étrange, j'en conviens, mais laissez-moi vous ouvrir tout mon cœur. L'homme présente parfois des bizarreries incroyables. O Miphiboseth, la mort ne m'effraye point; mais j'éprouve une horreur indicible à la pensée que mon corps, privé de vie, tomberait en putréfaction, et serait bientôt réduit en poudre. Sous ce rapport j'ai la même manière de penser que les antiques Egyptiens. C'est pour cela que depuis longtemps je ne me nourris que de plantes aromatiques et de gommes. Je m'embaume d'avance. Regardez-moi, je n'ai plus que des os et des nerfs; il me semble maintenant que je suis à l'abri des hideuses transformations de la mort, et

que je puis descendre sans crainte dans le tombeau. Hâtez-vous de faire le travail que je vous commande ; ma dernière heure approche, vous dis-je, et m'ordonne d'être prêt.

Nous convînmes du prix, et je me mis aussitôt à l'œuvre. Je consacrai tout mon talent à contenter Abimaël. Quand j'eus fini sa bière, dont il venait suivre les progrès jour par jour, il m'ordonna de la transporter chez lui. Il me fit promettre que j'y enfermerais moi-même son corps, me paya et me fit ses adieux.

Abimaël vendit au comptant tout ce qu'il possédait, jusqu'aux objets les plus minimes. Le nouveau propriétaire de la maison devait faire prise de possession le vingt-cinq juillet. Au jour dit, il se présente, et frappe à la porte d'entrée. Personne ne répondant, il fait usage de la double clef qu'Abimaël lui avait remise. Il entre, appelle et écoute ; l'écho de sa voix se perd au fond des chambres vides. Il avance à travers une demi-obscurité, et s'engage dans un étroit corridor. Là les ténèbres sont plus épaisses. Cependant un mince filet de lumière s'échappant du fond de l'obscur passage, attire son attention. Il s'avance et aboutit à une porte ; il frappe et se nomme. Nulle réponse. Il se baisse, et cherche à regarder par le trou de la serrure ; la porte cède, et tourne sur ses gonds. Frappé d'étonnement à l'objet inattendu qui s'offre à ses yeux, le propriétaire demeure immobile sur le seuil. Une chandelle brûle au milieu de la pièce, auprès d'un cercueil ouvert, et éclaire de sa flamme mourante le cadavre d'Abimaël. Le propriétaire s'avance d'un pas indécis. Entre les doigts du mort il aperçoit un carré de papier, sur lequel des caractères sont tracés ; il se penche, et lit les mots suivants :

"*A Miphiboseth,*

"*Cette nuit, me sentant mourir, j'ai revêtu le suaire, et me suis couché dans mon cercueil.*

"Qu'on n'accuse personne. Le Seigneur dispose de nous à son gré ; c'est lui qui met un terme à mes jours.

"O Miphiboseth, rappelle-toi ta promesse : je t'attends.

"Cette nuit, à deux heures du matin, le 28 *juillet* 1790, *à Worms.*

"Eliphaz Abimaël."

L'acheteur se retira tout tremblant, et répandit au-dehors la nouvelle de la mort d'Abimaël. Il raconta le spectacle étrange et lugubre qui s'était offert à ses yeux, et son récit, passant de porte en porte, ne tarda pas à arriver jusqu'à la mienne. Je me hâtai de prendre mon sac d'outils, et je me rendis à la demeure d'Abimaël. En présence de quelques vieux Israélites qui espéraient que leurs noms seraient mentionnés dans le testament d'Abimaël, je fermai la bière avec le plus grand soin. Nous l'accompagnâmes à sa dernière demeure. Il fut déposé près de sa femme. Je restai jusqu'au dernier moment, et j'aidai même les ouvriers qui scellèrent le marbre sur lequel était son épitaphe.

Tout le monde savait que, malgré ses protestations d'indigence, Abimaël avait une fortune digne d'envie. Aussi, fut-ce une surprise générale, lorsqu'on apprit que toutes les recherches faites pour découvrir les traces de cette fortune, demeuraient sans résultat. Chacun forma des conjectures sur le lieu où il avait enfoui ses trésors ; mais pas une ne s'est réalisée jusqu'aujourd'hui. La tradition de ce mystère s'est transmise de bouche en bouche jusqu'aux rues les plus pauvres de Worms, et a donné naissance à la plus invraisemblable de toutes les légendes. On prétend qu'Abimaël, pendant une nuit orageuse, enterra son or dans le quartier des indigents, afin de laisser à quelque pauvre diable la chance de faire une découverte, qui, dans un instant, le rendrait le personnage le plus riche de la ville. Je vous laisse à penser si plus

d'un pavé a été soulevé dans certains quartiers de Worms! Il ne se passe pas d'année, où l'on ne répande le bruit que quelqu'un a fouillé dans le bon endroit. Mais jusqu'ici toutes les espérances ont été trompées. Moi-même, je l'avoue franchement, j'ai interrogé le sol plus d'une fois, pendant la nuit; je n'ai pas été plus heureux que les autres.

Je ne cherchais plus, quoique je n'eusse pas renoncé à tout espoir. Pendant bien des années, je me suis creusé la tête, pour deviner par quel artifice ce rusé vieillard avait su soustraire son or à la vue des hommes. Enfin, une circonstance imprévue, rapprochée de souvenirs clairs et précis, est venue me mettre sur la voie. Aujourd'hui j'ai la clef du secret; mais je ne puis rien sans vous. C'est pourquoi j'ai fait le voyage. Si votre coopération m'est acquise, comme je n'en doute pas, nous réaliserons le plus beau rêve qui ait jamais enflammé les imaginations de Worms. Ecoutez-moi donc, un instant encore. Vous connaissez l'affaire que je venais vous proposer; il ne me reste plus qu'à vous dire comment nous arriverons au but.

La maison d'Abimaël, depuis sa mort, a successivement appartenu à différentes personnes. Le propriétaire actuel faisait nettoyer dernièrement le puits, qui est situé au milieu de la cour. Il était occupé à surveiller les travaux, lorsque je lui présentai un billet passé à mon ordre. J'arrivai au moment où toutes les personnes présentes s'étonnaient de la grande quantité de plomb que les ouvriers avaient retirée du puits. Mais personne assurément n'en fut plus frappé que moi. Je me demandai si ce plomb ne provenait pas de la bière que j'avais faite pour Abimaël. Cette question me conduisit à une autre: ne serait-il pas possible, me dis-je, qu'Abimaël eût remplacé, au moins en partie, le plomb de son

cercueil par de l'or ?-- Cette pensée me traversa l'esprit comme un trait de lumière. Ce qui d'abord n'était qu'une hypothèse devint bientôt une certitude. En effet, je me souvins que quelques jours avant la mort d'Abimaël, j'avais remarqué qu'une fumée épaisse s'élevait au-dessus des murs de sa cour. J'en avais été frappé, parceque je savais que, de tout temps, Abimaël avait suivi un régime qui excluait le feu de la cuisine. Je n'avais pas cherché alors à me rendre compte de cette circonstance insolite. Mais aujourd'hui que je m'efforce d'en pénétrer la cause, je ne puis l'expliquer que d'une seule manière. Je suis convaincu qu'Abimaël avait allumé un grand feu pour faire fondre la doublure de plomb. Il n'en aura gardé que la quantité nécessaire pour refaire une doublure très-mince. Il aura fondu son or en forme de cercueil, et il l'aura caché entre l'enveloppe de chêne et une légère paroi de plomb.— De cette manière, s'est-il dit, ma fortune ne passera pas entre les mains d'un enfant qui n'est pas mien ; elle échappera aux espérances de mes amis et aux griffes du fisc ; elle dormira à mes côtés.—

Pour qui a connu Abimaël rien n'est plus évident que ce que je viens de vous dire. Cela est tout à fait conforme au caractère qui le distinguait. Il aimait l'or passionnément ; il était particulièrement malicieux, et il y avait très souvent une pointe d'ironie cachée dans ce qu'il disait. Il apportait le même tour d'esprit dans les affaires ; c'était toujours par des batteries adroitement masquées qu'il faisait des spéculations heureuses. Il excellait à se servir de ses mains ; il n'y avait pas de difficulté dont sa dextérité, aidée par une patience à toute épreuve, ne vînt à bout. Il aura défait mon ouvrage, vous dis-je, pour en fabriquer un de sa façon. Il se sera couché tranquillement dans sa bière, en se disant : Si

les porteurs trouvent qu'elle pèse beaucoup, Miphiboseth sera là pour leur dire que ce poids extraordinaire est dû à l'épaisseur de la lame de plomb.

Et maintenant, Monsieur, qu'ai-je besoin d'ajouter un mot ? vous avez trop de perspicacité pour ne pas deviner la proposition que je viens vous faire. Il s'agit, comme vous le voyez, d'exhumer Abimaël. Or, rien n'est plus facile. Etant fixé à Genève et décidé à y finir vos jours, il est naturel que vous désiriez avoir près de vous les restes de vos parents. On vous croit le fils d'Abimaël. Formez une demande, pour être autorisé à transporter ici ses restes et ceux de votre mère. Non seulement on s'empressera d'y faire droit, mais tout le monde admirera votre piété filiale.

—L'affaire offre sans doute une belle perspective, dit Eliphaz ; mais enfin, tout cet édifice repose sur une simple conjecture. A dire vrai, votre hypothèse me paraît solidement fondée. Cependant, je ne regrette pas d'avoir stipulé que les frais de voyage seraient à votre charge, en cas d'insuccès.

—Je regrette de ne pouvoir vous faire partager ma conviction, répondit Miphiboseth. Je suis tellement persuadé d'avoir rencontré la vérité, que je n'hésiterais pas à tenter l'entreprise à mes frais. Veuillez seulement m'investir d'un mandat ; j'agirai en votre nom. Mais vous comprenez qu'en ce cas je réclame une part plus forte. Nous aurons donc à modifier notre contrat.

Eliphaz écoutait d'un air pensif. Tout à coup ses yeux brillèrent d'un feu extraordinaire, et un sourire de satisfaction immense se peignit sur ses traits. Miphiboseth ne douta plus qu'il n'eût réussi à convaincre Eliphaz. Mais il se trompait, du moins en partie. Il est certain que la perspective qu'il avait ouverte devant Eliphaz, présentait un aspect trop brillant pour que celui-ci ne

consentît pas à interroger le cercueil d'Abimael. Mais ce fut une autre considération qui le décida tout à fait. Il venait de saisir tout le parti qu'il pourrait tirer de cette double exhumation, en dehors de la question d'argent ; il tenait un résultat positif, et ce résultat valait bien la peine qu'il fit le voyage de Worms. Il eut bien soin de ne pas laisser soupçonner à Miphiboseth qu'il eût envisagé un autre avantage que celui de s'emparer d'une fortune ; il feignit d'avoir bien réfléchi, et avoua que les raisons de Miphiboseth lui paraissaient sans réplique. Ils convinrent donc du jour de leur départ, et ne se séparèrent pas sans avoir échangé une poignée de main.

Eliphaz s'occupa immédiatement de ses préparatifs, et laissa connaître au public le motif pieux qui le poussait à Worms. Les personnes de bonne foi louèrent hautement sa piété filiale ; d'autres, par imitation, répétèrent ces éloges. Enfin, il partit, et les félicitations du monde l'accompagnèrent jusqu'au dernier moment.

CHAPITRE XVII.

Exhumation d'Abimaël et de sa femme.

Arrivé à Worms, Eliphaz s'occupa immédiatement des démarches qu'exigeait l'exhumation d'Abimaël et de sa femme. Accompagné de Miphiboseth, d'un ministre de sa religion et de quatre ouvriers, il entra dans le cimetière où reposaient, depuis tant d'années, les restes qu'il venait chercher. On s'arrêta devant deux pierres tumulaires que l'on distinguait à peine à travers les broussailles que le temps et l'abandon avaient fait croître autour d'elles. Les ouvriers, guidés par Miphiboseth, soulevèrent les deux pierres, et se mirent à creuser. Le grincement des pinces, des pioches et des pelles interrompit un silence de vingt-cinq ans. Les deux bières apparurent enfin. Le temps n'avait pas

endommagé celle d'Abimaël, mais il avait rongé en plusieurs endroits celle de sa femme. On souleva aisément celle-ci. Il fallut hisser celle d'Abimaël à l'aide de cordes et de poulies. Les ouvriers ne manquèrent pas de faire quelques observations sur son poids ; mais comme Miphiboseth les en avait prévenus, et leur en avait donné l'explication, ils ne s'en étonnèrent pas.

En premier lieu, on ouvrit la bière qui contenait les restes de la femme ; ce qui fut d'autant plus facile que les vis sortaient d'elles-mêmes du bois pourri. On ne trouva qu'un amas d'os secs et légers. A la vue de ces débris, Eliphaz croisa ses bras sur sa poitrine et baissa la tête. Sa conscience lui reprochait de commettre une profanation, et protestait contre l'usage qu'il se proposait de faire des restes de sa mère ; mais cette révolte des bons sentiments fut de courte durée ; il la réprima énergiquement, et ordonna de refermer la bière.

Miphiboseth ouvrit ensuite le cercueil d'Abimaël. Il le fit avec le plus grand soin, craignant d'entamer la lame de plomb où il ne le fallait pas. Il la découpa à deux pouces de la soudure, sur trois côtés ; puis, d'une main il la souleva doucement comme un couvercle de cassette. Les assistants qui s'étaient penchés, pour mieux voir, se redressèrent avec effroi, et se regardèrent pendant quelques secondes, sans échanger un mot. Miphiboseth lui-même, quelque habitué qu'il fût par profession aux idées de mort, ne put s'empêcher de frémir. Le cadavre d'Abimaël, parfaitement conservé, était retourné. Les membres étaient contractés avec une force douloureuse ; les ongles des mains et des pieds pénétraient dans le plomb ; le cou était tordu, et la tête s'appuyait par la tempe droite sur le fond de la bière ; les lèvres retroussées jusqu'au-delà du bord des gencives, laissaient les dents à découvert, et celles-ci mordaient la couche métal-

lique, comme si Abimaël, réveillé d'une longue léthargie, avait voulu se frayer une issue pour rentrer dans le monde des vivants.

—La mort d'Abimaël m'a toujours laissé des doutes, dit Miphiboseth ; il m'est arrivé souvent de penser qu'il s'était laissé mourir de faim. Lorsqu'il crut toucher à sa dernière heure, il se coucha dans son cercueil. Mais la position dans laquelle nous le voyons, prouve qu'il n'était pas encore mort quand sa bière fut fermée. Sans doute, il s'est réveillé, et alors quelle agonie !

Un fourgon attendait dans le cimetière ; on y mit les deux cercueils. Miphiboseth prit les guides ; Eliphaz s'assit près de lui. La nuit était venue. Un vent du sud-ouest chassait impétueusement des nuages épais et bas, l'obscurité devenait de plus en plus profonde.

Depuis quelques instants Miphiboseth suivait un chemin non pavé ; on n'entendait plus d'autre bruit que celui du fourgon et des sabots du cheval. Seulement, par intervalle, des éclairs serpentaient sur le fond noir des nuages, et les sourds roulements de la foudre retentissaient dans le lointain.

—Nous voilà hors de la ville, dit Miphiboseth ; nous ne tarderons pas à arriver.

—Ainsi, vous dites que nous sommes bien seuls ? demanda Eliphaz.

—Il n'y aura là où je vous conduis que nous et nos deux morts, répondit Miphiboseth. Mon magasin est en ville, mais j'ai un dépôt *extrà muros*. J'ai acheté, à un mille de Worms, un vaste établissement, où l'on emmagasinait autrefois du blé pour l'armée. Nous n'en sommes pas loin ; voyez, le cheval se dépêche de lui-même, il sent l'herbe fraîche. C'est une fête pour lui, chaque fois que des circonstances pressantes me forcent à venir prendre des cercueils de ce côté. Du reste, il y a déjà quelque

temps que je ne suis venu ici ; le métier ne donne pas beaucoup depuis deux mois. Nous sommes dans la morte saison.

—C'est-à-dire la saison où il meurt le moins de monde, observa Eliphaz.

—Précisément, répondit Miphiboseth ; on pourrait aussi bien l'appeler la saison vivante.

—Au fait, vous êtes à même plus que personne, dit Eliphaz, de savoir l'époque de l'année où il meurt le plus de gens.

—Les poètes chantent et bénissent le printemps, répondit Miphiboseth ; ils le nomment le retour à la vie ; mais moi, qui m'y connais, je l'appelle le retour à la mort. C'est la saison qui me rapporte le plus. Dès que je vois les pêchers et les pommiers fleurir, je triple le nombre de mes ouvriers. Si ce cheval pouvait parler, il vous dirait que nous allons alors quatre ou cinq fois par jour au dépôt. Du reste, toutes les années ne sont pas bonnes ; il y en a où la mortalité ne marche presque pas ; d'autres où il ne meurt que de la populace, de pauvres diables qui n'ont pas de quoi payer une bière. Heureusement, l'exportation me sauve. Je fais des expéditions annuelles, par Hambourg, pour les besoins de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud ; j'envoie aussi aux Indes. Ces pays-là sont mes meilleures pratiques ; je dois au choléra et à la fièvre jaune d'expédier quinze à vingt mille cercueils chaque année.

—Vous entendez la chose en grand, observa Eliphaz ; vous devez être riche.

—Mon métier comme tous les autres, répondit Miphiboseth, est sujet à des pertes. D'abord, on ne meurt pas autant qu'autrefois, c'est certain. Les villes se sont assainies ; les populations misérables qui entretenaient des foyers d'infection dans les faubourgs, sont allées défri-

cher les vastes forêts de l'Amérique; l'alimentation des peuples d'Europe est devenue si régulière que l'on ne voit plus, excepté en Irlande, de ces famines qui sèment des milliers de cadavres dans les rues et sur les grands chemins. Ensuite, les bières que j'expédie à mes correspondants de la Nouvelle-Orléans, de Rio-Janeiro, de Calcutta, ne trouvent pas toujours à se placer. Le choléra et la fièvre jaune ne sont pas des maladies sur lesquelles on puisse compter sûrement, comme la phthisie, par exemple, qui ne s'arrête jamais; ce sont des maladies capricieuses; elles prennent quelquefois des vacances de deux ou trois ans, même davantage, et ne sont pas toujours épidémiques.

Le cheval interrompit cet entretien philosophique, en s'arrêtant de lui-même devant une porte cochère. Miphiboseth descendit, ouvrit la porte, et fit passer le fourgon. A ce moment son cheval se prit à hennir, et un autre hennissement lui répondit du fond de l'enclos.

—C'est votre cheval qui répond, dit Miphiboseth; j'ai fait conduire votre voiture là-bas sous le hangar. Vous pourrez repartir dès que nous aurons fini. Mais d'abord, êtes-vous en règle?

—Parfaitement, répondit Eliphaz; j'ai tous mes certificats, et mon passeport est signé.

—Maintenant, tenez les rênes, dit Miphiboseth, je vais ouvrir et allumer. Prenez un peu à droite, et laissez-vous conduire. Il y a par-là un puits qu'il faut éviter.

Le dépôt dont Miphiboseth venait de parler, se trouvait au milieu d'un enclos, autour duquel s'étendaient de grands terrains vides. Un silence de cimetière régnait toujours en cet endroit, et il était rare d'y voir des passants. Les enfants même, dans leurs excursions vagabondes, n'osaient approcher de ce lointain et morne

bâtiment. Ils savaient que c'était un dépôt de cercueils, et une terreur superstitieuse les en éloignait.

Cependant le fourgon avançait à travers l'obscurité. Il était temps qu'll arrivât; les détonations de la foudre se rapprochaient, et le vent, dont la force et la fraîcheur croissaient rapidement, annonçait que l'orage allait bientôt éclater. Un éclair sillonna les ténèbres, et répandit une clarté éblouissante sur tout l'enclos; un coup de tonnerre formidable ébranla les airs. Le cheval bondit hors du chemin, et se mit à caracoler dans tous les sens. Eliphaz, ne pouvant plus le maîtriser, appela Miphiboseth. Celui-ci accourut avec une lanterne. Il arriva fort à propos; le fourgon n'était plus qu'à quelques pieds du puits; or, la margelle de ce puits avait été détruite depuis longtemps, et l'orifice était fermé simplement par quelques planches jetées négligemment en travers, et qui eussent cédé sous le poids d'un homme. Miphiboseth saisit le cheval par la bride, et dit:

—Il ne ferait pas bon d'aller au fond de ce puits; on n'en reviendrait pas de sitôt.

On entrait dans le dépôt par une grande porte cintrée à deux battants. Au milieu il y avait une allée assez large pour laisser passer une voiture; à droite et à gauche, sur une plateforme de pierre élevée à deux pieds au-dessus du sol, s'étendaient des rangées de bières posées debout et appuyées les unes contre les autres. Elles étaient de différentes formes, selon les divers pays auxquels on les destinait. Les unes étaient en sapin ou en chêne, les autres en palissandre; celles-ci en acajou incrusté d'ivoire, celles-là ornées d'argent ou d'or. A l'extrémité de la pièce opposée à la porte d'entrée, était une chemminé munie d'une paire d'antique chenets. Un hémicycle avait été réservé devant cette cheminée. Un établi, un coffre à outils, un banc, occupaient cet hémicycle.

Le fourgon, poussé à reculons, s'arrêta près de l'établi. Miphiboseth, aidé d'Eliphaz, fit glisser les cercueils sur le sol, devant la cheminée. Miphiboseth mettait, dans tous ses mouvements, cette hâte modérée de l'homme qui est sûr du résultat de son entreprise. Il n'en était pas de même d'Eliphaz ; la fièvre de l'impatience le dévorait ; sa respiration était saccadée, son geste brusque.

—Allons, dépêchons-nous, dit-il, ouvrons ce cercueil, voyons vite s'il y a quelquechose sous ce plomb ; j'ai peur que non.

—Et moi, je suis sûr du contraire, répondit Miphiboseth ; dans quelques minutes nous sommes riches, très riches. Attendez-moi un instant ; je vais conduire mon cheval à l'écurie, et faire avancer le vôtre.

Miphiboseth sortit, laissant Eliphaz dans les ténèbres. L'orage grondait toujours ; les éclairs se succédaient à des intervalles si rapprochés que l'air semblait agité d'un tremblement convulsif. Leurs jets lumineux pénétraient dans la salle, par la porte que Miphiboseth avait laissée ouverte. Les cercueils, rangés à la file, paraissant et disparaissant tout à coup, semblaient marcher vers l'hémicycle, comme pour saluer Abimaël et sa femme. Il tardait à Eliphaz que Miphiboseth revînt ; ce qu'il voyait et entendait commençait à agir sur son imagination. Ce n'était pas qu'il eût peur ; mais des idées fantastiques s'emparaient de son esprit, le remplissaient de fantômes prêts à lui disputer, à lui et à Miphiboseth, l'or d'Abimaël.

Enfin Miphiboseth reparut, poussant devant lui, à reculons, un cheval attelé à une voiture de voyage. Il ouvrit le coffre, et en retira une boîte en acajou.

—Vous voyez que tout est prêt, dit-il ; voici la caisse à deux compartiments que vous m'avez commandée.

—C'est bien, répondit Eliphaz ; mais nous n'avions pas

tout prévu : nous pensions ne trouver qu'un tas d'ossements dans chaque bière ; mais Abimaël s'est conservé tout entier comme une momie.

—Qu'à cela ne tienne, dit Miphiboseth ; je me charge, moi, de faire entrer Abimaël dans la case qui lui est destinée.

—Alors, ne perdons pas de temps, dit Eliphaz, à l'œuvre !

Miphiboseth prit ses outils. D'abord, il enleva le couvercle de chêne, et, saisissant la momie d'Abimaël par le milieu du corps, la posa debout en l'appuyant au manteau de la cheminée.

—Comme il est bien conservé ! dit-il ; il est, à peu de chose près, tel que je l'ai vu quelque temps avant sa mort, sauf qu'il est tout crispé.

Miphiboseth défit les vis qui fixaient l'enveloppe de plomb au chêne. A mesure qu'il avançait dans son travail, sa cupidité s'allumait ; déjà ses mouvements se précipitaient, sa respiration devenait bruyante, son front ruisselait. Eliphaz, immobile et silencieux, dévorait du regard les progrès de l'ouvrage. La momie d'Abimaël semblait prendre part à ce qui se passait ; la lumière vacillante de la lanterne, en se jouant sur ses traits desséchés, leur donnait une apparence de vie. La peau rétractée de la bouche, laissant voir de longues dents blanches, simulait une colère muette. Les rafales qui s'engouffraient dans la cheminée, imprimaient un balancement au cadavre ; on eût dit qu'Abimaël prenait son élan, pour se précipiter sur les spoliateurs de son tombeau.

La dernière vis étant ôtée, il ne restait plus qu'à soulever le plomb. C'est ce que fit Miphiboseth. Il ne s'était pas trompé ; Abimaël avait fondu son or, et l'avait caché entre l'enveloppe de plomb et celle du chêne. La

curiosité satisfaite arracha un cri à Miphiboseth et à Eliphaz, et tous deux, cédant à l'impulsion de la rapacité, se jetèrent sur le brillant métal, comme des vautours affamés sur une proie. Ils avaient tout oublié; ils ne connaissaient plus qu'une chose au monde, c'était l'or sur lequel ils étaient courbés. Cependant, le vent, qui s'engouffrait dans la cheminée, grondait toujours. Une bouffée, plus forte que les précédentes, déboucha dans le foyer, et fit tournoyer un nuage de cendre. La momie se dressa sur ses pieds ; elle resta un instant en équilibre, puis tomba sur les deux sacriléges ; ses phalanges sèches et crochues s'embarrassèrent dans leurs cheveux. Ils poussèrent un cri de terreur, et s'enfuirent en entraînant le mort. Ils allèrent se heurter contre le coffre de plomb, que Miphiboseth avait jeté loin de lui, et roulèrent sur les dalles. La secousse de la chute les délivra d'Abimaël, mais non sans laisser entre ses doigts une touffe de leurs cheveux.

Eliphaz, revenu le premier de sa frayeur, exhorta Miphiboseth à ne pas perdre de temps. Le fabricant de bières se releva en grommelant.

—J'ai eu peur tout de même, dit-il ; mais il me le paiera, ce vieux traître.

Il alluma un grand feu dans la cheminée, et saisissant la momie :

—Tu croyais m'avoir joué, maître Abimaël. dit-il ; tu te flattais de m'avoir privé de ton or. Te voici bien attrapé ; la moitié de ta fortune m'appartient. Je dispose aussi de ton corps, et, comme il occupe encore trop de place en ce monde, je vais le réduire à des proportions plus modestes.

Miphiboseth jeta la momie sur les bûches enflammées. Abimaël se tordit sous l'action du feu, et prit les positions les plus bizarres ; on eût dit, par moments, un

supplicié se débattant sur le bûcher. Miphiboseth saisissait les os avec les pincettes, à mesure que la combustion les dépouillait de leur enveloppe. Quand il les eut ainsi tous retirés du feu :

—Il s'agit maintenant, dit-il, de partager cette masse d'or.

Il saisit un maillet et un ciseau, et découpa le métal en portions égales. Cela fait, il en composa deux tas.

—Les parts vous paraissent-elles également faites ? demanda-t-il à Eliphaz.

Eliphaz ne répondit point; ses yeux étaient fixés sur l'or, mais sa pensée était ramassée sur elle-même et plongée dans ses abîmes.

—Ai-je bien partagé ? reprit Miphiboseth.

—Partagé quoi ? dit Eliphaz avec une expression de mauvais augure.

—Parbleu ! cet or qu'Abimaël nous avait volé, et que nous lui avons repris, répondit Miphiboseth.

—Oui, certainement, très-bien partagé, dit Eliphaz en affectant un air satisfait.

—Alors, je vais arranger votre boîte, ajouta Miphiboseth.

—C'est cela, arrangez ma boîte, dit Eliphaz.

Miphiboseth mit au fond de la boîte la part d'or qui revenait à Eliphaz, et la couvrit d'une couche de son.

Une pensée sinistre qui jusque-là rôdait, en quelque sorte, autour de l'esprit d'Eliphaz, y pénétra subitement et s'en rendit maîtresse.

—Nous sommes seuls, se dit Eliphaz ; personne ne sait que nous sommes ici ; avec une nuit pareille, je ne rencontrerai pas une âme sur mon chemin ; mon cheval est bon, j'atteindrai bientôt la frontière. La fortune te sollicite, Eliphaz ! ce n'est qu'un coup à frapper ; frappe-le, et désormais tu es le plus riche banquier de la Suisse.

Et s'adressant à Miphiboseth :

—Mettez maintenant les ossements dans la boîte, et poussez-la dans le coffre.

La boîte était sur l'établi : Miphiboseth mit les ossements d'Abimaël dans un compartiment, ceux de sa femme dans l'autre. Il posa une planche comme un pont entre l'établi et la voiture. Une impulsion vigoureuse, aidée du poids de tout son corps, fit glisser la boîte dans le coffre ; il se pencha pour la placer bien correctement. Dans cette position, il tournait entièrement le dos à Eliphaz.

—Voici le bon moment ! se dit Eliphaz.

Se baisser, saisir le maillet, en asséner un coup terrible sur la nuque du fabricant de bières, ne fut pour Eliphaz que l'affaire de trois secondes. Miphiboseth poussa un sourd gémissement, et tomba comme un bœuf à l'abattoir. Eliphaz le traîna par les jambes, le mit dans le cercueil de plomb qui avait enfermé Abimaël, et rabattit les feuilles de métal, de manière à emprisonner le cadavre comme dans un fourreau. Il le prit sur ses épaules, et sortit. Guidé par la lueur des éclairs, il se dirigea vers le puits, écarta du pied les planches qui le couvraient, et y lança le corps de Miphiboseth. Le temps que le bruit de la chute mit à monter jusqu'à Eliphaz, lui fit apprécier la profondeur à laquelle sa victime disparaissait. Il remit les planches à leur place, et rentra. Il se hâta de faire disparaître les cercueils de sa mère et d'Abimaël, en les jetant au feu. Quand les flammes eurent tout consumé, il mit la part d'or de Miphiboseth dans le coffre qu'il ferma à double tour, fit avancer sa voiture, sortit de l'enclos, et, mettant son cheval au grand trot, s'éloigna au milieu d'une pluie torrentielle, à la lueur des éclairs, impatient de se soustraire aux détonations de la foudre qui éclataient comme une menace vengeresse.

(*A continuer.*)

PUBLICATIONS REÇUES.

Supplément annuel au catalogue de la bibliothèque du parlement. Ottawa.

Voyage du sieur de Diéreville en Acadie. Par L. U. Fontaine. Québec.

Annuaire statistique, 1890, compilé par Sydney C. D. Roper. Ottawa.

Transactions of the Canadian Institute. December, 1892. No. 5.

Americana, bulletin du bouquiniste américain et colonial. E. Dufossé, 27, rue Guénégaud, Paris.

Le Maître de français. Revue mensuelle publiée par Louis Tesson.

The Wars of the 16th to the 19th Century. Karl W. Hierseman. Leipzig, 2 Königstrasse.

Pilcher's seventh annual Circular and Catalogue.

Prospectus of the Southern Commercial and Literary College. James Rohde, director. New Orleans.

Revue des sciences naturelles appliquées. Société nationale d'acclimatation. Paris.

Asociacion rural del Uruguay. Montevideo. Tomo XXII, No. I.

Livraison 3ème. 4e SÉRIE. Tome 4

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er MAI 1893.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme C. CIOR,** 94 rue Royale.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1893.

